

RÉCIT

ANNA MOÏ

Le pays sans nom

LE PAYS SANS NOM

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2017
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-2092-6

Anna Moï

Le pays sans nom

Déambulations avec Marguerite Duras

éditions de l'aube

De la même auteure :

L'Écho des rizières, l'Aube, 2001 ; l'Aube poche, 2002

Parfum de pagode, l'Aube, 2003 ; l'Aube poche, 2007

Riz noir, Gallimard, 2004

Rapaces, Gallimard, 2005

Espéranto, Désespéranto, Gallimard, 2006

Violon, Flammarion, 2006

Des nouvelles de La Fontaine, collectif, Gallimard, 2007

L'Année du cochon de feu, Éditions du Rocher, 2008

Nostalgie de la rizière, l'Aube poche, 2012

Le Venin du papillon, Gallimard, 2017

*À Laurent.
Merci pour cette vie.*

Avant-propos

Dans ce livre, je revisite les légendes de Marguerite Duras, qui sont aussi les miennes. En réalité, ce sont les légendes du Viêt-nam. Parfois, elles mènent en Corrèze.

Déambuler

Si je devais écrire « déambuler » en vietnamien, j'aurais à assortir quatre syllabes ornementées, au choix, de six tons : neutre, aigu, grave, grave bloqué par un coup de glotte, *glissando* grave vers l'aigu ou encore *glissando* neutre vers l'aigu immobilisé par un coup de glotte puis relâché mollement. Le tout peut être aggravé de deux accents, à ne pas confondre avec les tons. Ces utiles enjolivures ont chacune leur personnalité et varient aussi en fonction du locuteur ou de la locutrice. Je ne sais pas si vous me suivez. Je ne sais pas si vous déambulez avec moi. Avec un **QI** en mathématiques proche de zéro, je serais bien en peine de calculer les multiples de syllabes et de concepts générés par le mot : dé-am-bu-ler.

Si on devait l'écrire en vietnamien. Si on devait écrire quoi que ce soit en vietnamien, langue monosyllabique à tons.

ANNA MOÏ

Le vagabondage au milieu de ces quatre syllabes qui changent de sens dès qu'elles changent de ton ou d'accent me projetterait sur une longue route aux multiples déviations. Je marcherais comme les candidats au mandarinat vers le Temple de la Littérature, en ralentissant mes pas au rythme des rencontres, ou comme les marchands ambulants avec leur fardeau de manioc bouilli ou de flan de soja chaud. Ma palanche serait formée de mots agencés de manière fantaisiste, comme l'on assemble le soja avec du sirop de sucre parfumé au gingembre, le manioc bouilli avec une poignée de bonbons à la banane confite. Des mots inégaux qui déséquilibreraient les paniers au bout de la palanche. Des mots pour tomber à la renverse et marcher à reculons en broyant du noir aux côtés des âmes errantes, déambulatrices de l'autre monde, amputées de langage ou de sons, et dotées seulement du don de hantise. Des mots à avaler, mâcher ou croquer en déambulant en compagnie de tous ceux qui s'agiteraient autour de moi, seuls ou en famille, souvent chargés eux-mêmes de lourds fardeaux : canards vivants, arbre à cames, arbrisseau, piano à queue, bouquets de nénuphars équeutés.

En français, déambuler signifie simplement : errer sans but précis, selon sa fantaisie.

Passage Éden

Une fois dans ma vie, je fus envoûtée. Un immeuble causa cet envoûtement peu ordinaire. Côté rue, rien ne captivait l'attention, même si c'était un très bel exemple d'architecture de la III^e République. Le bâtiment avait ceci de particulier qu'il enlaçait la courbe du trottoir avec coquetterie. Les urbanistes français du XIX^e siècle avaient un sens inné du *feng shui*, préférant les rondeurs aux angles, évitant par cette ondulation les impacts du vent sur des crêtes. Mais il n'était pas le seul immeuble gracieux du quartier 1. La ville entière avait de la grâce, et pas seulement à cause de l'architecture : des botanistes inspirés avaient arraché des arbres de la jungle et les avaient transplantés en plein centre-ville. Ces résurgences de la forêt tropicale, voilà ce qui donnait à Saïgon un air de jeune fille un peu dévoyée, pas tout à fait domptable.

L'envoûtement fut immédiat, dès que je mis les pieds dans le passage en T qui distribuait les trois

entrées de l'immeuble. La première était l'entrée principale, sur l'artère tracée de la cathédrale à la rivière, ou plutôt le contraire, puisque les premiers colons arrivèrent par bateau. La rue emblématique eut plusieurs noms, au gré des changements de régime politique. Le premier fut Catinat, du maréchal Nicolas Catinat de La Fauconnerie, dont on ne voyait pas très bien le rapport avec la conquête indochinoise. Après l'Indépendance, la rue fut rebaptisée, avec une certaine logique, rue de la Liberté. Enfin, les révolutionnaires qui conquièrent la ville en 1975 lui donnèrent le nom d'« Insurrection-Générale ». En quelques mois de gestion erratique, elle fut surnommée, par raillerie, rue de la Désolation-Générale¹.

La deuxième entrée, plus administrative, était sise du côté de l'hôtel de ville. Et puis, instinctivement, on trouvait la troisième petite entrée de service, avec un escalier qu'empruntaient autrefois les domestiques. C'était un tout petit couloir encombré par une marchande de tabac, stock dedans, vitrine dehors.

L'immeuble était anonyme, mais cette coursive avait pour nom « Passage Éden », apposé en relief sur le fronton de manière définitive, ou presque. Il était sombre, forcément, comme l'était tout couloir au rez-de-chaussée d'un immeuble. Comme un petit tunnel

1. Đông Khoi devint Đông Khê.

LE PAYS SANS NOM

pas souterrain. Mais justement, il n'était pas que sombre. C'est là que l'envoûtement commençait.

Pendant l'année où j'eus un atelier de couture au cinquième étage de l'immeuble, je ne parvins jamais à saisir les empreintes de lumière qui révélaient un détail d'architecture par-ci, une cage d'oiseau par-là. Si je disais à un ami : « Viens à onze heures du matin, je te montrerai de la vraie pyrotechnie », ce jour-là le soleil voilé refusait d'envoyer à travers les persiennes de béton les quatre rais de lumière sur le mur d'en face. J'appelle persiennes de béton les fentes parallèles creusées dans le mur de la cage d'escalier. Elles éclairaient l'intérieur du bâtiment sur les quatre étages qui surplombaient le Passage Éden.

L'atelier était installé dans l'appartement le plus élevé de la catégorie des logements d'apparat, c'est-à-dire tous les appartements superposés sur le galbe du bâtiment. Derrière cette loggia semi-circulaire, tout le reste avait été conçu, les cloisons, le carrelage en carreaux-ciment jaune et blanc, les ventilateurs plafonniers. Cette pièce était protégée, au moyen de volets roulants qui s'écartaient en oblique par l'action d'un bras métallique, de la lumière indirecte qui venait de l'extérieur, et de la vue sur l'enivrante activité de la rue.

Je croyais, et je n'étais pas la seule à le croire, qu'un esprit occupait ces lieux, du rez-de-chaussée jusqu'au cinquième et dernier étage.